

CHAPITRE IV

Dans la profonde paix du village encore endormi, les femmes, leur corbeille oblongue en équilibre sur la tête, d'un pas glissant vont vers la Cassul faire leur provision d'eau quotidienne.

Elles sont une dizaine, nues ou peu s'en faut, le ventre à peine protégé par un lambeau d'indienne; et sous la caresse froide du matin elles se hâtent, les bras frileusement croisés devant la poitrine.

Un appel bref, clair, quelque part par-dessus les cases : c'est un coq; et vingt voix de coqs se répondent, égrènent dans l'aube embrumée leurs notes métalliques.

Leurs cruches et leurs vases rapidement remplis, déjà les femmes, une à une, les reins cambrés, s'en retournent vers le village d'où monte un bourdonnement de réveil. La

dernière, Udinji, s'attarde complaisamment ; voici qu'elle jette sur ses épaules un pagne pris dans sa corbeille, s'assied, les pieds pendant au fil de l'eau, et songe.

Elle évoque un matin où, comme aujourd'hui, elle s'en vint chercher de l'eau à la Cassul ; les bons *mukichis*, les chères âmes des ancêtres, lui avaient apporté un rêve grandiose : elle était la femme d'un grand chef, d'un grand chef venu de très loin, tout là-bas, plus loin encore que le pays des Kangombés.

La griserie d'une illusion s'empare d'Udinji et le souvenir des mois passés se volatilise en sa pensée : le rêve admirable est de cette nuit et le chef déjà bien-aimé, au milieu d'une escorte chargée de richesses, viendra bientôt, demain peut-être, réclamer la jeune vierge !...

Dans le lointain, au-dessus de la Buschi-maie, de petites nuées blanches tendent comme un rideau floconneux ; plus loin encore, l'épaisse galerie forestière qui longe la rivière, fait une tache indécise et mystérieuse. Brusquement le soleil apparaît au

milieu des arbres; tel un aérostat dont on vient de trancher l'amarre, son globe rouge monte rapidement, disperse la ouate des nuées, franchit les cimes des palmiers, s'élève plus haut toujours au sein de l'azur qui s'irradie.

Une longue pirogue passe; ce sont trois pêcheurs qui rentrent de la pêche de nuit et qui vont pagayant au rythme berceur d'une naïve mélodie.

— *Hè! Lé lé hé!*

Tata Kasongo lé lé hé!...

Ah! Un mot dans la chanson a réveillé Udinji de son hallucination! Kasongo, Tambwé!... La pensée de la jeune femme se reconquiert et peu à peu Udinji revoit l'aventure de sa vie depuis huit mois : Lukussu, le marché, l'arrivée de Kamaie, tandis qu'extasiée et tremblante, à l'abri d'un groupe d'arbres, elle le regardait; et leurs causeries, le matin, devant la tente du chef blanc; et la mémo-

rable chère promenade aux champs qui faillit les brouiller !

A cette première époque de leur amour, le souvenir d'Udinji s'attarde le plus volontiers et une douceur lui vient de mille détails évoqués... Soudain, elle se prend à pleurer silencieusement; car son esprit a sauté à la fin du roman, elle revoit le dernier geste de Kamaïe, entend sa suprême parole, perçoit la fuite des porteurs vers la forêt lointaine... Il doit être loin maintenant ! Mais le sentiment de la distance ne se précise pas en elle, le lointain lui semble confusément absolu comme la mort.

Même voici qu'Udinji ne ressent plus en son âme l'inébranlable confiance dans le retour; elle a ce matin la brusque intuition d'une lézarde à la tour d'ivoire de sa religion et le doute d'elle-même grandit en elle. Elle éprouve le sentiment confus que les romans d'amour sont comme la vie dont les pages tournées ne se relisent pas, — qu'au milieu de la jeune nature toujours renaissante

le cœur et le corps humains accomplissent une évolution désillusionnante et qu'un jour vient où ils détonnent dans le concert de l'amour et des baisers.

Udinji écoute le printemps vivre en elle; dans sa nature primitive, ataviquement passionnée, les sentiments sont trop superficiellement exagérés pour régir le tempérament; une terreur imprécise naît en elle de voir se flétrir sa jeunesse dans l'attente du recommencement d'un rêve qui peut-être ne recommencera pas...

Et voici qu'Udinji se met à pleurer de tout son cœur, dans une détente de son esprit éperdu; mais l'affolement du même désespoir insondable n'est plus en elle et des illusions chantent dans sa pensée.

FIN.